



Jiang Guanghui 姜广辉¹

L'étude des Classiques :

trente années à la recherche d'un paradigme

儒家邮报 *Courrier Confucéen*, 8 juin 2023.

<http://www.rujiazg.com>

Traduction et notes : Michel Masson

L'étude des Classiques est au cœur de la tradition culturelle chinoise et la discipline la plus importante pour ce qui est du caractère national en Chine. Tout le monde le sait : depuis la dynastie des Tang les examens impériaux à tous les niveaux portaient sur les Classiques et donc l'homme cultivé était familier des Classiques.

A l'époque moderne, 99 % des gens n'ont aucune idée de ce que peut être l'étude des Classiques. Le fait est que depuis le début du XX^e siècle, la philosophie occidentale a supplanté l'étude des Classiques et que celle-ci a été méprisée par nombre de personnalités politiques ou académiques. Au début de la République en 1912, Cai Yuanpei,² ministre un moment de l'éducation, proclamait qu'il fallait supprimer « le respect envers Confucius et la lecture des Classiques ». Après 1949, c'est pire. En 1951, Gu Jiegang³ déclarait : « La mise en ordre des Classiques à l'époque de Dong Zhongshu (env. 195-115) a été le début de l'étude de ceux-ci ; la mission de notre génération est de clore cette période : désormais les Classiques sont l'affaire des historiens ». Zhou Yutong⁴ soulignait même que les recherches sur les Classiques étaient comparables à celles du médecin qui examine des excréments. Ce ne sont que des déchets bons pour la poubelle.

Mais, quand, en 1996, à l'Académie des Sciences Sociales, j'ai choisi un sujet d'études sur les Classiques, j'ai réalisé au cours de mes travaux que toute grande nation avait ses textes classiques qui exprimaient les valeurs de cette nation et qu'il devait en être ainsi pour la Chine. J'ai alors découvert que nos valeurs se trouvaient à l'origine dans les textes confucéens. J'en vins à concevoir que les Six Classiques étaient le repository des valeurs centrales de notre nation. Mais cette nouvelle conception avait besoin d'un support théorique pour être convaincante. En fait, au cours de ces deux mille années, l'étude des Classiques a rencontré d'énormes problèmes qui se manifestèrent particulièrement sous les règnes des empereurs Qian Long et Jia Qing (entre 1736 et 1826). Tout en reconnaissant la contribution à cette époque de l'école exégétique représentée par Dai Zhen, Duan Yucai, Wang Niansong et Wang

¹ Jiang Guanghui (1948-), professeur à Université du Hunan.

² Cai Yuanpei 蔡元培 (1868-1940), Président de l'Université de Pékin, promoteur de l'occidentalisation.

³ Gu Jiegang 顾颉刚 (1893-1980), auteur de 7 volumes « Débats sur l'histoire ancienne ».

⁴ Zhou Yutong 周予同 (1898-1981), a été Directeur de la Société Historique Chinoise.

Yingzhi,⁵ le fait est que c'était là une démarche trop étroite confinant à une critique textuelle excessivement pointilleuse. Certes, les détails sont décisifs, mais cela ne suffit pas ; il ne faut pas que les arbres cachent la forêt. A l'époque on parlait même d'« entomologie ». Le plus grave est que cette discipline vieille de deux mille ans est de nos jours incapable de résoudre les grandes questions de l'histoire chinoise. Il lui faut un cadre théorique. C'est ce à quoi je me suis appliqué depuis trente ans.

1. « La mémoire culturelle »

Tout d'abord, l'étude des Classiques doit passer par l'histoire de l'Antiquité. A propos de celle-ci, Gu Jiegang a eu cette formule qui a eu beaucoup d'influence : « Construire l'histoire de l'Antiquité chinoise par accumulation ». Selon lui, les documents des Zhou Orientaux (720-256) mentionnent seulement « le Grand Yü » ; à l'époque de Confucius et de Mencius apparaissent « Yao, Shun » ; pendant les Royaumes Combattants, apparaissent « Shennong, Huangdi ». Bref, on recule de plus en plus dans le temps. Et donc il considérait que l'histoire de l'Antiquité était une fabrication d'avant la dynastie des Qin (221-207). Gu Jiegang était influencé par Hu Shi⁶ qui préconisait une « hypothèse hardie, tout en cherchant prudemment des preuves ». Cette approche inconsidérée de Gu Jiegang fit que les spécialistes chinois, mais aussi étrangers, vinrent à douter que la Chine ait 5 000 ans d'histoire. Pour ma part, en étudiant la transmission de la haute antiquité et les matériaux historiques subséquents, j'en suis venu à considérer que l'histoire de l'Antiquité chinoise appartenait à « l'histoire orale », transmise de génération en génération. Après l'apparition des caractères on enregistra d'abord les faits récents, et ce n'est que plus tard qu'on mit par écrit la Haute Antiquité. Cette théorie les historiens occidentaux l'appelle « mémoire culturelle ».

C'est là aussi une hypothèse de ma part. Quelles sont les preuves ? Dans les légendes de la Haute Antiquité chinoise se succèdent : le Constructeur des premières habitations (Clan *Youchao*), l'Inventeur du briquet à cheville (Clan *Suiren*), l'Age pastoral (Fu Xi), l'age agricole (Shen Nong),⁷ puis les Souverains Huang Di, Yao et Shun. A chaque étape, les modes de vie correspondent à des inventions. Dans son *Ancient Society* (1877) Lewis Henry Morgan (1813-1881), lui, énumère « sociétés sauvages » (trois étapes), « sociétés barbares » (trois étapes) avant d'atteindre la « civilisation ». A ces six étapes correspond tout à fait le développement historique décrit dans nos récits légendaires, qui ne sont donc pas de pures inventions. Comme je l'expliquais en 1998 à Du Weiming⁸, ces légendes portent la marque de l'histoire, ce ne sont pas des mythes.

2. Des gènes culturels

L'expression « gènes culturels » ne surprend plus personne, mais dans les années 80 et 90 il n'en allait pas de même. Un philosophe des sciences me fit alors remarquer que « gènes » est une notion concernant la transmission d'organismes vivants, et ne peut s'appliquer à la culture. Je lui posais la question : dans une culture vieille de deux ou trois millénaires, les éléments qui n'ont pas changé ne peuvent-ils pas être appelés « gènes » ? Et dans un article il y a 25

⁵ Dai Zhen 戴震 (1724-1777), Duan Yucai 段玉裁 (1735-1815), Wang Niansun 王念孙 (1744-1832) et son fils Wang Yinshi 王引之 (1766-1834). A titres divers, tous célèbres pour leurs études linguistiques ou phonologiques, dirigées contre les interprétations néo-confucéennes des Classiques.

⁶ Hu Shi 胡适 (1891-1962), promoteur d'une occidentalisation à fond.

⁷ Clan *Youchao* 有巢氏 ; Clan *Suiren* 燧人氏 ; Clan *Fu Xi* 伏羲氏 ; Clan *Shennong* 神农氏.

⁸ Du Weiming 杜维明 (1940-), professeur à l'université de Pékin et Senior Fellow à Harvard.

ans, j'écrivais : « L'étude des origines historiques des textes anciens, leurs conditions et leur évolution, permet de découvrir, enfouis derrière les phénomènes historiques, des éléments nécessaires. Bien sûr, ces gènes culturels sont différents des gènes de la biologie en ce qu'ils ne peuvent être l'objet d'observation scientifique directe ; c'est l'analyse historique et logique qui permettent seules de les saisir. » Et j'indiquais à ce propos la différence entre l'antiquité en Chine et en Occident.

Sur ce dernier point, mon maître Hou Wailu⁹ soulignait une différence entre l'Antiquité en Chine et en Occident. Dans l'Antiquité les Chinois donnaient de l'importance aux relations de sang, et il en allait de même en Occident. Mais, pour des raisons complexes de géographie, de lutte pour la vie et d'évolutions sociales, les relations de sang perdirent de leur importance en Occident au profit des relations territoriales. Au contraire, en Chine le développement de la société antique n'a fait que renforcer les relations de sang et les a intégrées aux relations politiques. Ainsi se forma cette particularité de la culture chinoise : l'importance accordée à toutes les relations entre personnes.

De nos jours, la notion de « gènes culturels » ne fait plus question, et il est clair qu'elle n'implique pas un « déterminisme culturel », car les gènes eux-mêmes peuvent évoluer ou être transformés.

3. *Les Classiques, « racine » et « âme » de la culture chinoise*

En 2004 je commençais aussi à parler des Six Classiques comme la « racine » et « l'âme » de notre culture : « Les Six Classiques sont la racine de la culture chinoise traditionnelle ; les valeurs qu'ils transmettent sont l'âme de la nation chinoise ». Ces deux notions sont aussi maintenant reçues des milieux intellectuels.

Cette théorie correspond à la réalité historique. Dans les Six Classiques, des plus anciens documents - ceux du *Shang Shu* au *Printemps et Automne* - s'écoulaient 1700 ans d'histoire qu'on ne peut ignorer. De plus, les Six Classiques ont par la suite inspiré tous les penseurs.

Quand Hu Shi rédigea son *Compendium de l'histoire de la philosophie chinoise* (1919)¹⁰ sa grande satisfaction était d'ignorer les Six Classiques et de commencer directement avec Lao Zi et Confucius. A mon avis, c'est à tort que dans sa « Préface » à ce livre Cai Yuanpei fit l'éloge d'un tel procédé.

Dans son *Histoire des Han*, Ban Gu¹¹, lui, a été très clair : les penseurs de toutes les Écoles « sont des branches et des dérivés des Six Classiques », c'est à dire la même relation qu'entre le tronc et les branches, la source et les affluents ; il y a un avant et un après. Mais, par la suite nos « Histoires de la philosophie chinoise » ont oblitéré tout cela conformément aux catégories de la philosophie occidentale, si bien que lorsque je parle aujourd'hui de « racines » et d'« âme », je ne fais que restaurer l'étude traditionnelle des Classiques. Comme je l'écrivais en 2020 : « Les vertus centrales transmises par les Classiques constituent l'âme de notre culture ».

⁹ Hou Wailu 侯外廛 (1903-1987), célèbre historien marxiste de la philosophie chinoise.

¹⁰ Compendium de l'histoire de la philosophie chinoise 中国哲学史大纲.

¹¹ Histoire des Han (antérieurs), composée principalement par Ban Gu (32-92) : 汉书, 班固.

4. Les 12 valeurs de l'étude confucéenne des Classiques

Par « valeurs » j'entends toute notion de grande importance pour nos sociétés. Il existe des degrés d'importance selon les circonstances qu'il est nécessaire de respecter pour éviter le chaos. Dans un article de 2009, j'ai identifié quatre niveaux : philosophique, politique, familial/social et national/international/universel.

Au niveau philosophique, il y a trois notions essentielles : l'unité du Ciel et de l'homme, la bonté foncière de la nature humaine, le contrôle éthique de l'intérêt individuel. La première de ces notions concerne le rapport entre l'humain et le monde naturel ; la troisième, le rapport entre le moi individuel et autrui, question très importante, car actuellement on parle beaucoup d'un « super égocentrisme », qui en fait revient à accorder une position excessive au moi. C'est là un problème très sérieux de nos jours, mais qui existait aussi dans l'Antiquité, comme en témoignent les Classiques.

Au niveau politique, nous trouvons trois convictions : la primauté du peuple ; la formation de la personne ; le gouvernement par la vertu.

Au niveau familial et social, il y a trois valeurs essentielles : les cinq relations (parents/enfants ; aîné/cadet ; époux/épouse ; sujet/souverain ; ami/ami), la piété filiale et l'amour de bienveillance. L'antiquité chinoise a mis l'accent sur la piété filiale, à la différence de la culture occidentale qui n'en a pas fait une valeur. J'ai rencontré des universitaires occidentaux pour qui la pratique de la piété filiale n'était pas vraiment conforme à la nature humaine. Mais, au cours d'un séjour en France, où je donnais des conférences à ce sujet, beaucoup d'auditeurs âgés étaient très intéressés et m'ont demandé si la piété filiale était encore pratiquée en Chine. C'est qu'en France les personnes âgées sont très isolées, beaucoup d'enfants ne se préoccupent pas de leurs vieux parents. A mes yeux, ceci confirme l'importance de la piété filiale, surtout avec le vieillissement actuel de la société : si la famille ne s'occupe pas de ses anciens et s'en remet à la société, c'est là une énorme charge pour celle-ci.

Enfin, au niveau du pays, de la nation et de l'univers, il y a aussi trois notions importantes : « la grande intégration » nationale ; « l'entente entre les pays » et l'idéal de « la Paix Universelle ». « La grande intégration » décrit la soumission des régions au Centre qui a garanti depuis l'Antiquité l'unité du pays et cette unité reste une valeur essentielle que nous ne devons pas abandonner. « L'entente entre les pays » et la « Paix universelle » découlent de l'idéal confucéen et c'est l'idéal social de la nation chinoise dont nous sommes encore très loin, mais que nous n'avons cessé de rechercher.

5. Le confucianisme est une « croyance signifiante¹² »

A la différence des quatre premières propositions, celle-ci est loin d'être acceptée de tous, alors que mon prédécesseur M. Yu Dunkang¹³ me disait « Guanghai ne t'occupe que de cela « le confucianisme est une croyance significative ». En fait, cela a été ma conviction toute ma vie et que je peux résumer ainsi : « Que la signification devienne Vie, que la Vie devienne signification ». En d'autres termes, nos prédécesseurs au cours de l'histoire

¹² Croyance signifiante 有义的信仰.

¹³ Yu Dunkang 余敦康 (1930-2019) ; spécialiste de l'histoire de la philosophie chinoise. Selon lui, la culture chinoise est dès le début « génétiquement » différente de celle d'Occident.

considéraient comment les convictions les plus significatives s'incarnent dans nos vies ; en même temps, nous ne devons épargner aucun effort à mettre en œuvre ces notions importantes. Cette expression est peu usitée et un peu mystérieuse, mais un exemple peut la rendre compréhensible : si vous dites à un chrétien étranger « le Seigneur soit avec toi », il sera très touché ; mais si vous dites à un Chinois ordinaire « Que le Ciel te protège », il ne croira qu'à moitié, sans être persuadé, car les Chinois n'ont pas en tête une croyance religieuse bien définie. A leurs yeux, n'est important que ce qui est significatif pour notre existence. Par exemple, du point de vue de notre tradition culturelle, on trouve souvent cette sentence : qu'est ce qui est « grand », qu'est ce qui « a du poids ». Par exemple, « il y a trois manières de manquer à la piété filiale, la plus grande est de ne pas avoir de descendance » ; cette phrase a une très grande influence sur les Chinois. Il y a ainsi de nombreux dictons comme « La vie est plus grande que le Ciel », qui est aussi une croyance des Chinois. De même « La famille est plus grande que le Ciel », autre croyance. Mais il y a aussi « Le pays est plus grand que la famille » et alors en cas de conflit d'intérêt entre la famille et le pays, il faut se soumettre au pays. Autant de sentences ou dictons qui expriment une croyance et qui guident la vie des Chinois au long de l'histoire. Et quelle que soit leur école de pensée, tous s'accordent sur les douze valeurs que j'ai mentionnées plus haut. Et c'est à leur propos qu'on peut parler de « croyances significatives » et c'est là l'aboutissement des 30 années que j'ai consacrées à l'étude des Classiques.

[Sur l'auteur de cet article, Jiang Guanghui, voir Frédéric Wang, « Histoire de la pensée chinoise : quel paradigme ? », *Etudes chinoises*, 2013, 32-1.]